

GRANDES PLUMES AUX SOMMETS

Retour sur les plus belles pages dédiées à la montagne, signées des poètes et grimpeurs qui ont défini ses pentes et ses sommets. Plus près du ciel avec Rousseau, Goethe, Alfred de Vigny, Théophile Gautier, Roger Frison-Roche, Erri De Luca, Peter Stamm...

Par Philippe Chevilly

C

achez ces cimes que je ne saurais voir ! Aussi étrange que cela puisse paraître, la montagne n'a pas la cote chez nos lointains ancêtres, lettrés ou non. D'abord elle fait peur : difficilement franchissable, porteuse de mille maux – éboulements, orages imprévisibles, glaciers menaçants – et mal fréquentée (loups, bandits, etc.). Ensuite elle ne s'accorde pas aux goûts esthétiques en vigueur : cette nature indomptée de rocailles sombres et de sommets arrogants rappelle trop le chaos primal. Résultat, elle n'apparaît que rarement dans les récits anciens sinon comme vague décor. Il faudra attendre le xviii^e siècle pour que ces « monts affreux » se convertissent en « monts sublimes » (*).

Soyons justes : quelques belles âmes devançant tout de même l'appel. Dans sa remarquable anthologie dédiée aux « plus belles pages » de la montagne, parue aux éditions du Mont-Blanc, Frédéric Thiriez en cite au moins deux. L'inventeur de l'humanisme, Pétrarque (1303-1374), trouve matière à méditation dans son ascension du mont Ventoux en 1336 : « *La vie, que nous appelons bienheureuse, est située dans un lieu élevé, et le chemin qui y conduit est étroit comme on dit.* » Deux cents ans plus tard, le naturaliste suisse Conrad Gessner (1516-1565) se livre à une réhabilitation plus franche : « *Donc, je déclare ennemi de la nature quiconque ne juge pas les hautes montagnes très dignes d'une longue contemplation.* » Et d'énumérer tous les plaisirs que procure leur découverte, du pain trempé dans l'eau des rivières à la qualité de l'air. Il faudra tout de même attendre près de deux siècles pour que cette émotion soit pleinement partagée et nourrisse la littérature.

REMÈDE AU MAL À L'ÂME

C'est un autre Suisse fameux, le médecin Albrecht von Haller (1708-1777), qui donne le la dans son poème *Die Alpen*, apologie de la montagne parée de toutes les vertus. La Nature « *éleva les Alpes pour te séparer du monde, parce que les hommes procurent aux hommes les plus grands malheurs* », écrit-il. « *Ici le plaisir n'est accompagné d'aucune crainte inquiète, on aime la vie sans haïr la mort.* » Il reviendra à Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) d'enfoncer le clou, en situant son « best-seller » *La Nouvelle Héloïse* dans des Alpes idylliques. Ce chantre de la nature voit dans l'ascension de ces sommets un remède au mal à l'âme : « *Il semble qu'en*



Roger Frison-Roche (debout) au pic Albert, dans le massif du Mont-Blanc, durant l'hiver 1934, avec Arthur Ravelin. L'alpiniste-écrivain fera rêver toute une génération d'aventuriers en chambre.

s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté » (1761).

Désormais, c'est la course aux étoiles. Goethe (1749-1832), parti tutoyer les cimes des Alpes avec sa compagne, nous délivre de belles pages, comme ces évocations du mont Blanc la nuit ou des nuages qui enveloppent le randonneur. ➤



Montagne, anthologie de Frédéric Thiriez, préface de Pierre Mazeaud. Éditions du Mont-Blanc, 530 p., 25 €.



Friedrich von Schiller fait de la montagne un symbole de liberté et de pureté dans sa pièce *Guillaume Tell* (1804) – « Sans doute, mon enfant, mieux vaut le voisinage des neiges, des glaciers, des torrents, de l'orage, que celui des hommes méchants. » Les poètes anglais, galvanisés par leur grand tour d'Europe, rivalisent de fulgurances poétiques. Celles de William Wordsworth, Percy Shelley ou Lord Byron, qui s'emballe : « *Voûtes, trônes de glace et de l'éternité/ Où roulent l'avalanche et l'éclair indompté!* » (*Le Pèlerinage de Childe Harold*, 1818). Quant à l'Allemand Heinrich Heine, il délaisse sa *Lorelei* pour *Le Voyage dans le Harz* : « *Je veux gravir les montagnes/ Où s'élancent les sombres sapins/ Où les ruisseaux murmurent, où les oiseaux chantent/ Où les nuages passent avec fierté* » (1826).

ROMANTIQUES ET GRIMPEURS

Nos génies français ne sont pas en reste. Décernons le chamois d'or à Alfred de Vigny, superbement inspiré par les Pyrénées : « *Je verrai, si tu veux, les pays de la neige/ Ceux où l'astre amoureux dévore et respandit/ Ceux que leurrent les vents, ceux que la neige assiege/*

Matin dans Les Monts des Géants, de Caspar David Friedrich (1811).

Une vision qui évoque les descriptions de ses contemporains Goethe, Schiller ou Heine.

DIX LIVRES D'ALTITUDE

- ▶ *L'Ascension du mont Ventoux*, Pétrarque (1336).
- ▶ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Rousseau (1761).
- ▶ *La Grande Peur dans la montagne*, Charles-Ferdinand Ramuz (1926).
- ▶ *Premier de cordée*, Roger Frison-Roche (1941).
- ▶ *Contes à pic*, Samivel (1951).
- ▶ *Ascensions*, Catherine Destivelle (2003).
- ▶ *Sur la trace de Nives*, Erri De Luca (2005).
- ▶ *Une vie entière*, Robert Seethaler (2015).
- ▶ *L'un l'autre*, Peter Stamm (2017).
- ▶ *Chaudun, la montagne blessée*, Luc Bronner (2020).

Ceux où le pôle obscur sous la glace est maudit/ Nous suivrons du hasard la course vagabonde/ Que m'importe le jour? Que m'importe le monde?/ Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit » (*La Maison du berger*, 1843). Sortie de piste en revanche pour Alfred de Musset dont l'hommage à des sommets qu'il n'a pas visités apparaît bien convenu. Alphonse de Lamartine ne convainc pas davantage avec son ode ampoulée à une montagne divinisée « *Salut brillants sommets/ Champs de neige et de glace!* » (*La Solitude*, 1823). On préférera la prose généreuse d'un Alexandre Dumas qui, dans les années 1830, nous raconte sa découverte des cascades de Pissevache et la dégustation d'un bifteck d'ours – la Suisse à hauteur d'homme... On goûtera également les émois de George Sand, délaissant son plat Berry pour les Pyrénées ou les Alpes. L'écrivaine intrépide vise le dépassement de soi et la conquête du « *démon poétique* » (*Valvédre*, 1861).

Les « monts sublimes » sont comme un Graal pour les romantiques. Victor Hugo n'y va pas de main morte quand, gagné par l'ivresse des cimes, il met le mont Blanc en poème : ➔

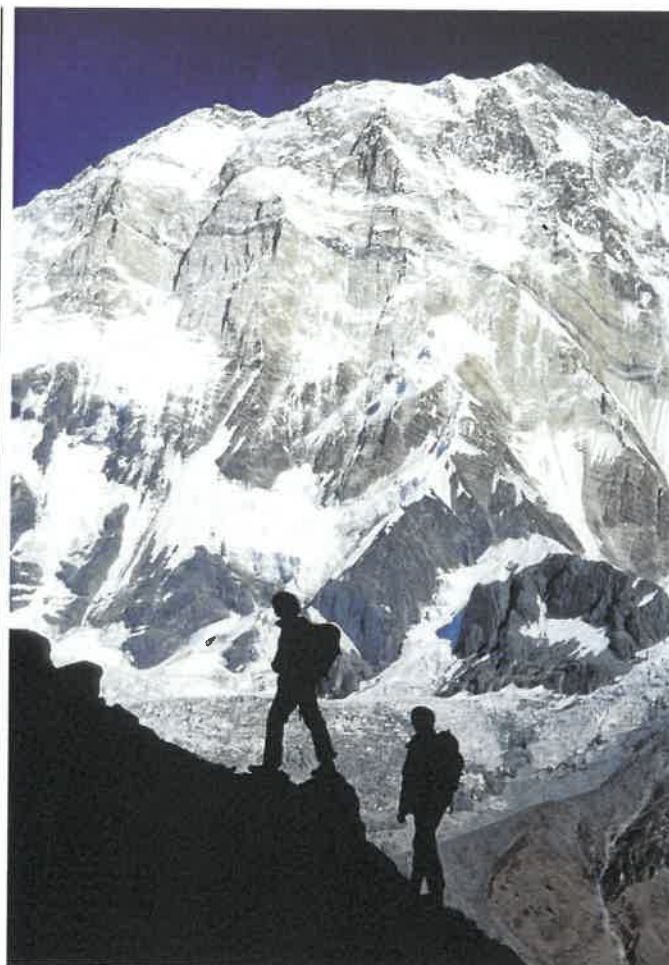
« Ses pins sont les plus verts, sa neige est la plus blanche; / Il tient dans une main la colombe Avalanche/ Et dans l'autre le vaste et fauve aigle Ouragan. [...] L'immensité le baise et le prend pour amant; [...] ». Finalement c'est le défenseur de « l'art pour l'art », Théophile Gautier, qui mérite le chamois d'argent. Avec son œil de peintre, le poète décrit magnifiquement les couleurs qui teintent le plus haut sommet d'Europe: « Ce sont des tons d'une légèreté, d'une transparence et d'une fleur à faire paraître boueuse la plus fraîche palette; gris de perle, lilas, fumée de cigare, rose de Chine, violet d'améthyste, azur de turquoise, comme les fonds que met Brueghel de Paradis à ses paysages édeniques, et mille nuances que le pinceau exprimerait mieux que la plume » (1881).

La montagne n'est pas qu'embrassement poétique. Certains en parlent avec autant de passion que de fantaisie, comme le dessinateur et caricaturiste suisse Rodolphe Töpffer (1799-1846) et un siècle plus tard le Français Samivel (1907-1992). D'autres s'attardent sur les raisons d'un tel engouement, tel l'anarchiste libertaire Élisée Reclus (1830-1905) qui voit dans la pratique de l'ascension une école de l'émancipation. Franz Schrader (1844-1924), peintre, photographe et cartographe à ses heures, pose la question du développement du tourisme et se demande s'il ne faut pas songer à protéger les sommets de la « foule profane »... Le phénomène fascine jusqu'aux boulevards parisiens: Eugène Labiche fait de la Mer de Glace le décor d'un de ses plus célèbres vaudevilles, *Le Voyage de Monsieur Perrichon* (1860).

LA MONTAGNE, HÉROÏNE IMPITOYABLE

Un des grands mérites de l'anthologie de Frédéric Thiriez est de faire autant la part belle aux poètes qu'aux grimpeurs écrivains. Car bientôt la conquête des cimes devient exploit sportif. Et les héros du xx^e siècle – Pierre Dalloz, Gaston Rébuffat, Maurice Herzog, Pierre Mazeaud, Marc Batard ou Catherine Destivelle – savent pour la plupart manier aussi bien la plume que le piolet. Ils sont même parfois mieux armés pour exprimer en mots simples et justes les joies et souffrances de l'altitude. Dans leurs récits, le défi sportif apparaît indissociable d'une quête esthétique et existentielle.

Omniprésente dans notre imaginaire, la montagne va logiquement nourrir la fiction. Plus qu'un cadre, elle est l'héroïne impitoyable des romans de Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947). Dans un style coupant et rocailleux, le « Giono suisse » raconte le rude quotidien des bergers et paysans écrasés par les éléments, notamment dans *La Grande Peur dans la montagne*, un chef-d'œuvre (1926). En France, Roger-Frison Roche (1906-1999), l'alpiniste-écrivain touche à tout, va façonner toute une génération d'aventuriers en chambre avec *Premier de cordée* (1941) et *La Grande Crevasse* (1948). La montagne sera aussi souvent la toile



Catherine Destivelle en route pour le camp de base avancé de l'Annapurna, en octobre 1994, avec Érik Decamp. La championne du monde d'escalade a raconté « ses » sommets dans son livre *Ascensions*.

LES HÉROS DES CIMES DU XX^E SIÈCLE MANIENT POUR LA PLUPART AUSSI BIEN LA PLUME QUE LE PIOLET.

de fond des livres du Jurassien Bernard Clavel (1923-2010). À l'orée du troisième millénaire, elle apparaîtra dans les courts romans du chaman italien Erri De Luca, aussi doué pour célébrer la mer que les monts. Quant à Amélie Nothomb, elle surprendra son monde en racontant son ascension et sa descente record (en 47 minutes) du mont Fuji dans *Ni d'Eve ni d'Adam* en 2007.

Si l'on reste en Europe, deux opus récents nous propulsent encore plus haut: *Une vie entière* de l'Autrichien Robert Seethaler, dont le héros écrit son amour à la femme qu'il chérit

en lettres de feu sur un versant dénudé; et *L'un l'autre* de Peter Stamm, l'histoire d'un homme qui quitte son foyer un soir sans crier gare pour s'enfoncer dans les vallées et les sombres forêts. La montagne pour se retrouver et se perdre à jamais? Dans ses derniers écrits, Dino Buzzati (1906-1972), qui toute sa vie nourrit une passion pour les Dolomites, note ces mots las, en forme d'oraison funèbre: « L'immobilité de la haute montagne nous apparaît probablement comme le parfait symbole du repos suprême vers lequel l'homme se sent attiré par une vocation, une tentation invincibles, ce repos qu'on appelle la mort ». Les montagnes, elles, comme les diamants, sont éternelles. ●
(* Références à « *Ces Monts affreux (1650-1810)* » et à « *Ces Monts sublimes (1810-1895)* », titres de deux anthologies de littérature alpestre de Claire-Éliane Engel et Charles Vallot, publiées dans les années 1930, rééditées par les Éditions du régionalisme.

Plus d'infos sur lesechos.fr/weekend